

LE *BUSH*, ESPACE DU MYTHE AUSTRALIEN OU COMMENT L'AUSTRALIE RÊVE SON TERRITOIRE

Luc Vacher *

RÉSUMÉ. *L'Australie s'est construite autour d'un vaste espace considéré comme vide; or ce bush a si fortement contribué à l'invention de l'identité australienne qu'il est devenu indissociable de l'image du pays. Les populations urbaines australiennes ont eu besoin de rêver ce territoire, puis d'y accepter de nécessaires évolutions.*

ABSTRACT. *Australia developed around a vast space considered to be empty. At the same time, "the bush" has contributed so strongly to the invention of the Australian identity that it has become indissociable from the country's image. The urban population of Australia needed the dream of this territory, but has had to accept necessary changes to its perception.*

RESUMEN. *Australia se ha construido alrededor de un gran espacio considerado como vacío. Sin embargo, el bush ha contribuido tan fuertemente al invento de la identidad australiana que se ha vuelto indiscernable de la imagen del país. Las poblaciones urbanas australianas han necesitado soñar este paisaje, luego han tenido que aceptar necesarias evoluciones.*

• AUSTRALIE • IDENTITÉ AUSTRALIENNE •
• MYTHE DU BUSH • REVENDICATION TER-
RITORIALE • TERRITOIRE NATIONAL

• AUSTRALIA • AUSTRALIAN IDENTITY •
LAND CLAIM • MYTH OF THE « BUSH » •
NATIONAL TERRITORY

• AUSTRALIA • IDENTIDAD AUSTRALIANA
• MITO DEL BUSH • REVENDICACIÓN TER-
RITORIAL • TERRITORIO NACIONAL •

Une population récemment introduite (200 ans), dont l'unité difficilement acquise est à peine centenaire (formation de la fédération australienne en 1901), ne peut qu'avoir des difficultés à penser une identité nationale. Un pays immense (les États-Unis sans l'Alaska), qui n'abrite que 19 millions d'habitants, concentrés en quelques grandes métropoles (5 villes millionnaires) autour d'un vaste espace aride (plus de 7 mois écologiquement secs dans plus de 70 % du pays) peine à se donner la vision d'un territoire national. Mais si cet espace intérieur, économiquement et démographiquement perçu comme vide, prend une place majeure dans la constitution de l'identité nationale, alors le pays se dote d'un centre unifiant des populations éparées. En remplissant son cœur vide d'un rêve d'Australie, le pays s'est permis d'imaginer la continuité d'un territoire national.

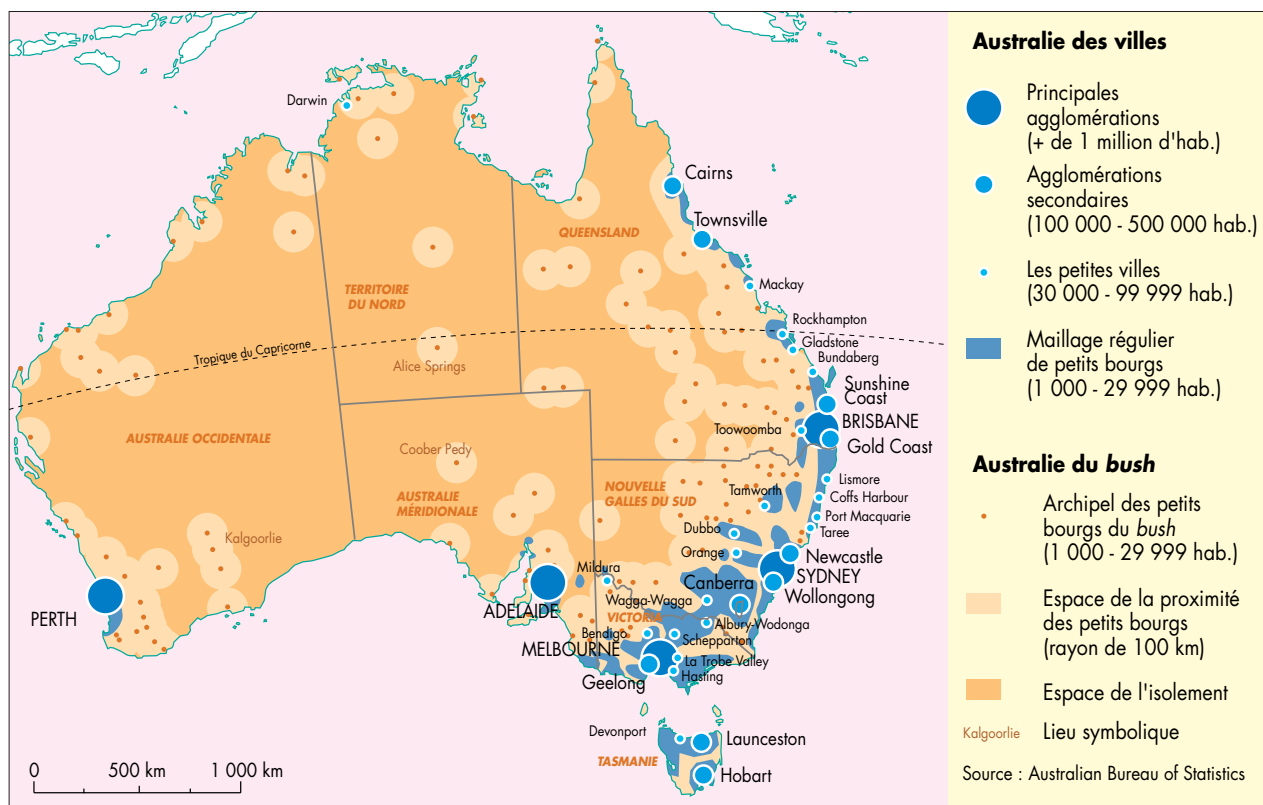
Le *bush* ne correspond pas à un espace géographiquement défini par des caractères biogéographiques, voire

climatiques comme pourrait le faire penser une simple traduction en français (*bush* = taillis, fourré, brousse). C'est le lieu de la légende du *bushman*, pièce maîtresse de la construction de l'identité australienne. Ce mythe du *bush* définit un espace en dehors de la ville et des lieux qu'elle organise. Ces limites sont donc subjectives et floues, mais l'imprécision, voire la contradiction, sont souvent présentes dans l'arrière-pays australien. De plus, ces limites ont changé avec l'appropriation progressive du pays par les colons. Le terme *outback* est synonyme de *bush*, même si aujourd'hui le tourisme lui donne souvent le sens de partie la plus aride du pays.

Le mythe du *bush* se forge dans un espace qu'il a aujourd'hui délaissé

Entre la fondation de la colonie pénitentiaire en 1788 et 1820, l'Australie se résume en deux implantations sans

* Université de La Rochelle, OTELO-SEAMAN, 1 parvis Fernand Braudel, 17042 La Rochelle CEDEX.
E-mail : lvacher@univ-lr.fr



1. Répartition de la population australienne en 1996

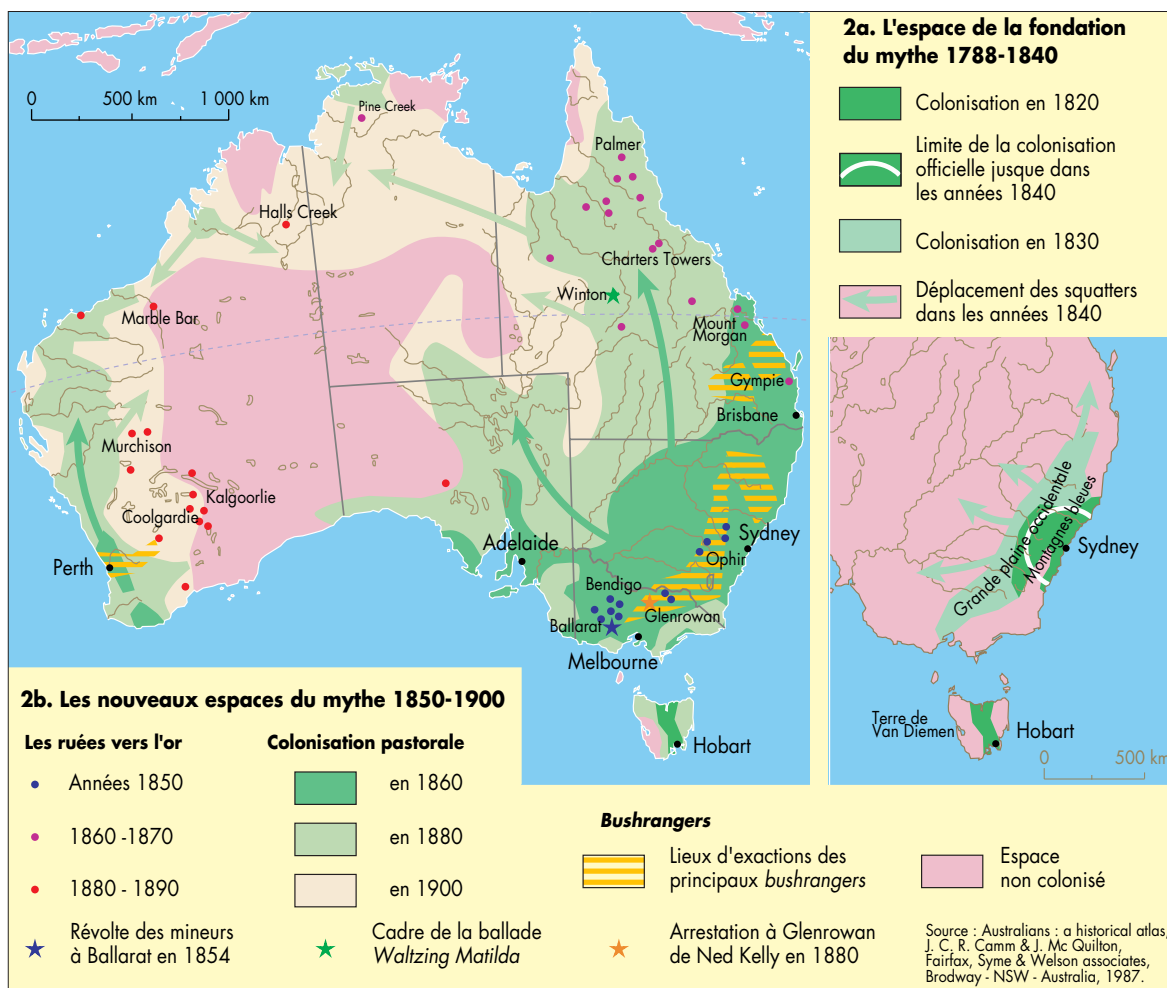
grand dynamisme : Sydney, site du débarquement originel, où les sécheresses régulières handicapent la mise en valeur de la plaine littorale; la Terre de Van Diemen (Tasmanie) (fig. 2a). Dans les années 1820, après le franchissement des montagnes Bleues à l'ouest de Sydney et la découverte de la grande plaine occidentale, l'extension coloniale commence d'abord vers l'ouest, puis vers le sud, en direction de ce qui sera Melbourne. Dans ces grands espaces, perçus comme vierges, une colonisation extensive fondée sur l'élevage ovin se développe. Des colons se taillent des domaines immenses sans véritable souci de reconnaissance officielle; c'est le début du règne des *squatters* : la construction du mythe australien commence.

À partir de 1850, dans cette Australie des *squatters* à la mise en valeur très extensive, les premières découvertes d'or ont lieu, essentiellement en Victoria (fig. 2b). Les ruées vers l'or font alors du *bush* le lieu de toutes les chances. Entre 1850 et 1860, la population australienne est multipliée par trois. Les chercheurs d'or comme les *squatters* développent l'image d'un « homme du *bush* ». Le *bushman* affiche un

mépris certain pour l'autorité, il a des valeurs simples de loyauté et de camaraderie, développées dans un monde essentiellement masculin.

La résistance au pouvoir, élément fondateur de la légende du *bush*, se retrouve dans ces deux épisodes de la colonisation. Les *squatters* sont confrontés au pouvoir central en s'installant sur des terres non ouvertes à la colonisation. Les chercheurs d'or sont soumis à de lourdes taxes sur leur activité. Le malaise des mineurs, qui se sentent bien loin de ce pouvoir prédateur sur leurs champs aurifères, provoque des révoltes : 28 morts à Ballarat (Victoria) en 1854 (fig. 2b).

À partir des années 1860, devant les demandes en terres cultivables, les gouvernements de la Nouvelle-Galles du Sud et du Victoria autorisent l'ouverture à la colonisation de terres consacrées jusque-là à l'élevage extensif et occupées par des *squatters*. Violences et intimidations répétées inscrivent dans la légende du *bush* le combat des petites gens (les *selectors*, colons fraîchement débarqués) contre les grands exploitants (*squatters*). C'est alors que le



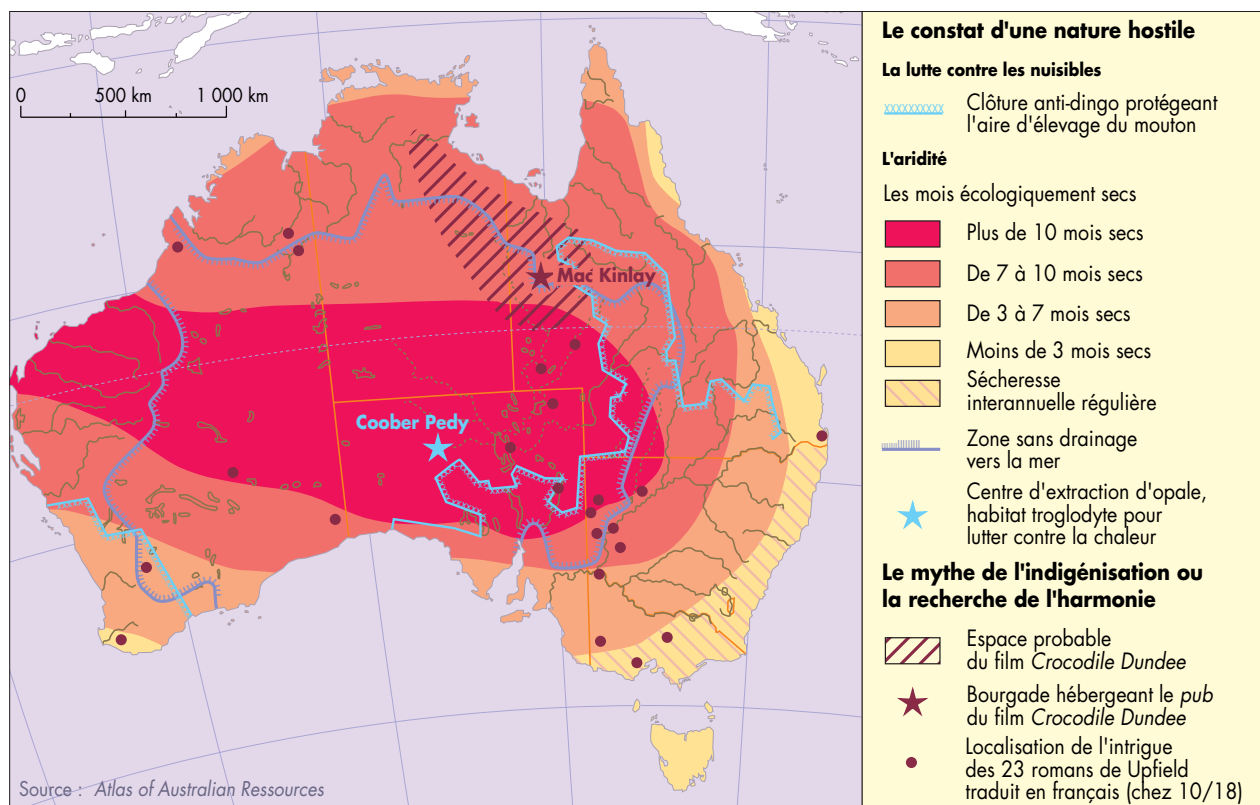
2. Les espaces de la naissance du mythe australien

bushranger grimpe au panthéon des héros populaires : ce bandit de grand chemin, perçu comme un Robin des bois, incarne la résistance à toute forme d'autorité, y compris celle des puissants *squatters*. La grande période du *bush-ranging* commence par des forçats évadés ; elle affecte la plaine occidentale et les montagnes de la chaîne côtière dans les années 1860-1870 ; elle s'achève par l'arrestation du célèbre Ned Kelly à Glenrowan, en 1880 (fig. 2b).

À la fin du XIX^e siècle, la plaine occidentale voit s'épanouir un réseau lâche de bourgs ruraux et le développement, en association avec l'élevage, de la céréaliculture. La légende du *bush* ne peut se satisfaire de ces lieux apprivoisés, domestiqués. L'espace de la fondation du mythe sombre dans un vide au niveau des représentations alors que le *bush* se cherche de nouveaux territoires.

Le *bush* change d'espace de référence, le mythe s'enrichit

• *Les nouveaux espaces du mythe australien.* – Dans les années 1870-1880, l'Australie des *squatters* se déplace vers l'Ouest et, surtout, vers le Nord tropical. C'est là que s'épanouit la fabuleuse démesure australienne, avec ces immenses *stations* d'élevage, l'extensivité de l'élevage grandissant à l'approche des marges arides (fig. 2b). Les ruées vers l'or du Queensland à partir des années 1870-1880, puis en Australie occidentale dans les années 1880-1890, confirment ce déplacement du mythe (fig. 2b). Au cours du XX^e siècle, l'image d'un *bush* des mineurs est toujours vivante, soutenue par des cartographes qui ont horreur du vide. Là encore, le rêve surestime largement l'importance du *bush* dans la production minière. Aujourd'hui, la richesse minière du pays n'en est que



3. Les relations incertaines avec la nature dans le mythe australien

marginalement issue ; l'exploitation du charbon, du gaz et du pétrole, principales productions du pays, en sont pratiquement absentes.

Les relations difficiles du *bushman* avec l'autorité sont encore présentes dans cet espace de l'épanouissement du mythe. Le Queensland central est le cadre de l'action de la balade de Banjo Paterson, *Waltzing Matilda* ; ce véritable deuxième hymne national australien évoque la noyade d'un vagabond-travailleur itinérant aux prises avec un *squatter* et la police. Le texte est écrit à Winton en 1895, alors que la région est secouée par les grandes grèves de tondeurs de moutons qui provoquent la naissance du parti travailliste australien (fig. 2b).

- *Le mythe du bush s'enrichit de nouvelles dimensions.* – Les obstacles écologiques contribuent à la légende des grands espaces : incertitude des résultats de l'agriculture en zone aride, dégradations de pâturages par les lapins et les kangourous, prédateurs de bétail par les dingos et les aborigènes,

alors considérés comme des calamités naturelles (fig. 3). Les prospecteurs souffrent de la soif et de la chaleur, allant jusqu'à s'inventer des habitats troglodytes comme à Coober Pedy, où ils extraient l'opale.

Ces nouveaux espaces deviennent aussi, au xx^e siècle, ceux du mythe de l'indigénisation. Le *bushman* de culture occidentale entretient des relations privilégiées avec la nature, grâce à sa connaissance des savoirs aborigènes. Il devient ainsi un homme plus accompli que le « noir », et surtout que l'étranger, face au vrai Australien qui se rêve *bushman*. Cette dimension de la légende s'inscrit dans l'espace entre le pub de MacKinlay au Queensland et le Territoire du Nord grâce au film de Paul Hogan, *Crocodyl Dundee*, qui met en scène, dans les années 1980, une superbe caricature de *bushman*. Arthur Upfield l'avait déjà associée pour toujours au bush dans les années 1930-1960, en nous contant les aventures de Bony, *bushman* métis, à travers une trentaine de romans (fig. 3).

Du mythe générateur de territoire à la revendication de l'espace

• *L'affirmation de la maîtrise du bush.* – L'affirmation de la maîtrise du territoire est une constante dans la volonté d'appropriation de l'espace australien. Les voyages d'exploration qui remplissent d'aventures glorieuses les cartes de la fin du XIX^e siècle en sont l'expression. La figuration des pistes du *bush* et des stations-service, comme autant de bourgs sur les représentations actuelles du pays, est un grand classique qui entretient l'idée du territoire maîtrisé. L'aventure du *Royal Flying Doctor Service* entre dans la légende : née à Cloncurry au Queensland en 1928 pour apporter une aide médicale aux fermiers isolés, cette association développe en une dizaine d'année un réseau de bases aériennes qui couvre tout l'intérieur du pays. Cloncurry prend le nom d'Alice en 1933, mais ne compte alors que 200 habitants. C'est en devenant la pièce centrale du dispositif *flying doctor* qu'apparaît sa nature de centre géométrique du pays, renforcé par la création du service radio *School of the air* en 1951. Aujourd'hui la petite ville de 22 000 habitants est aussi connue que Sydney ou Melbourne : Alice Springs symbolise un *bush* qui se partage aujourd'hui entre l'espace d'un rêve pastoral au Nord-Est (Queensland, Territoire du Nord) et celui d'un rêve de la prospection minière au Sud-Ouest (Australie occidentale et méridionale).

• *Le bush symbole de la réconciliation avec les aborigènes.* – *Le bush* sert de cadre au gouvernement pour sa politique de réconciliation avec les aborigènes, qui ne sont considérés comme citoyens australiens que depuis 1949. Des lois locales de discrimination ou de tutelle les cantonnaient bien souvent dans des réserves qu'ils ne géraient pas. La revendication sur les terres apparaît dans les années 1970. En 1976, la première loi fédérale sur la rétrocession foncière (*Aboriginal Land Rights Act*) est votée, applicable seulement en Territoire du Nord; elle permet aux communautés aborigènes de reprendre plus de 30 % des terres entre Darwin et Alice Springs, mais sur les terres de la Couronne inoccupées. Jusque dans les années 1990, on se contente de gestes symboliques, comme la transformation du bail à long terme des Anangu sur le site sacré d'Uluru-Kata Tjuta (Ayers Rock et les Olgas), rétrocedé en pleine propriété. Les terres des communautés aborigènes se répartissent en trois grandes catégories. Les *Aboriginal Reserves* sont des terres de la Couronne sous autorité du gouvernement de l'État ou du territoire; les *Aboriginal Leasehold* sont des

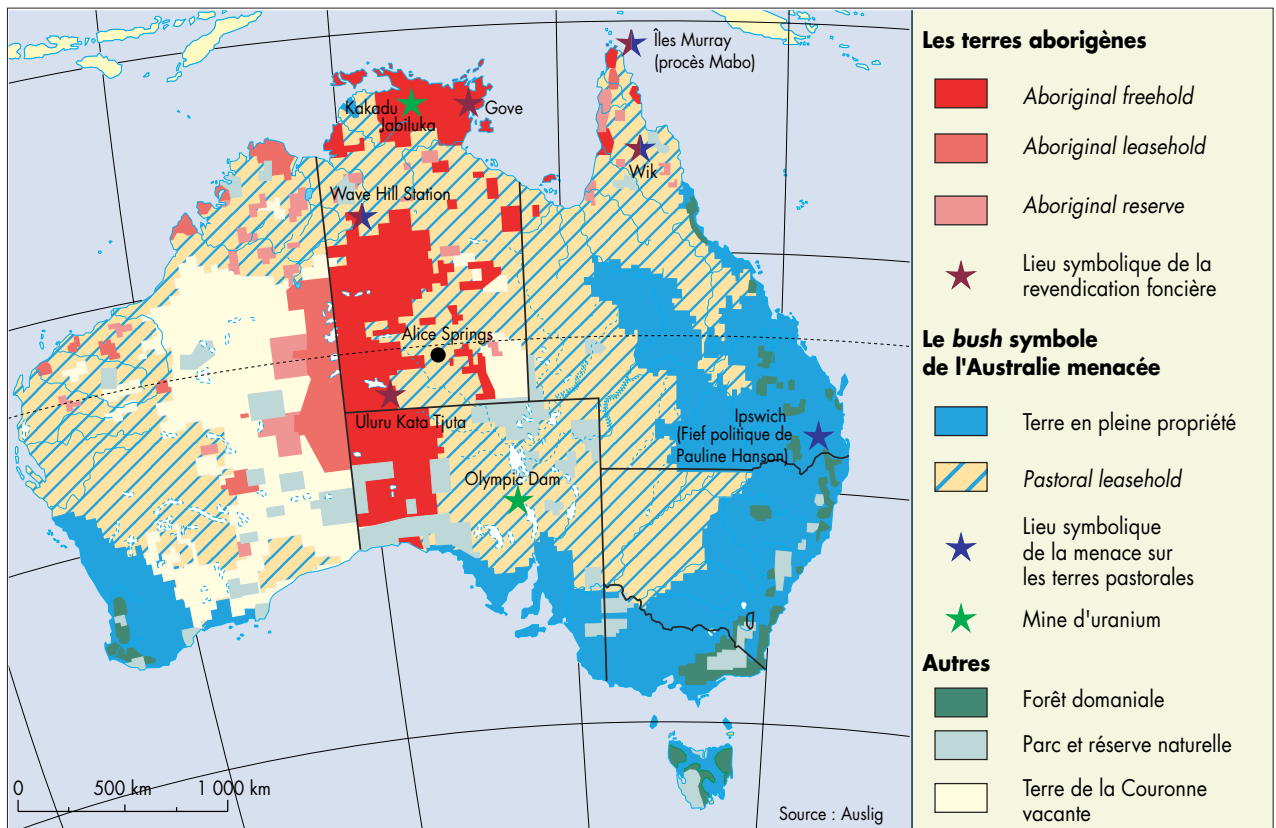
terres de la Couronne attribuées avec un bail à long terme (en général 99 ans); enfin les *Aboriginal Freehold* sont des terres possédées en pleine propriété par une communauté (fig. 4).

En 1992, un nouveau pas est franchi lors du « procès Mabo » : la Haute Cour de justice australienne reconnaît à une communauté des îles du détroit de Torres des droits fonciers antérieurs à la colonisation. Une loi fédérale de 1993 (*Native Title Act*) reconnaît un droit aux aborigènes sur leurs terres ancestrales. Ils peuvent revendiquer des terres de la Couronne vacantes, et aussi, depuis le procès Wik en 1996, des droits sur les terres louées. Mais si l'Australie met ainsi fin à 200 ans de doctrine de la *terra nullius*, qui considérait que la terre n'était appropriée par personne au début de la colonisation, le pays préfère encore gérer la réconciliation à travers des mesures symboliques, comme le départ de la flamme olympique du site sacré aborigène de Uluru pour les jeux de Sydney en 2000.

• *Le bush symbole de l'Australie menacée.* – Depuis sa fondation, l'Australie se sent menacée par l'extérieur. La perception d'une menace asiatique est constante, dès le milieu du XIX^e siècle, avec l'arrivée des Chinois au moment des ruées vers l'or. Elle est exacerbée par les bombardements japonais sur Darwin en 1945 et entretenue par l'immigration actuelle, jugée par beaucoup comme trop « jaune ». Or nombre d'Australiens font peu confiance à un pouvoir perçu comme corrompu au début de la colonisation, peu conscient des réalités australiennes et « exilé » à Canberra dès le début du siècle.

Le bush devient pour certains d'entre eux le symbole du pays bradé par les technocrates de Canberra. Le mouvement nationaliste antiaborigène et antiasiatique *One Nation* de Pauline Hanson apparaît soudainement dans le paysage politique à la fin des années 1990 et devient la troisième force politique du pays (10 % des votes, derrière le parti travailliste, 35 %, et le parti libéral, 38 %, aux élections sénatoriales de 1998). L'inscription d'un préambule à la constitution, mentionnant avec beaucoup de prudence que le peuple australien avait de multiples origines dont les aborigènes, est mise au référendum en novembre 1999 en même temps que la question sur la République : la réponse est négative à 60 %, 67 % même dans le Queensland.

Le bush est aussi le symbole de l'Australie menacée par la mondialisation. Les revendications contre les grandes



4. L'enjeu de la maîtrise de l'espace

compagnies qui détruisent la forêt ou qui éventrent la terre pour des exploitations minières sont le propre du mouvement écologiste (*Australian Greens*) qui compense son faible poids électoral (à peine plus de 2 % aux dernières élections nationales) par des actions spectaculaires. Le symbole choisi pour la lutte est la protestation contre l'exploitation des mines d'uranium, en Australie méridionale, autour de Olympic Dam, et dans le Territoire du Nord, autour de la mine de Jabiluka qui se trouve en bordure du parc national de Kakadu (fig. 4).

Aujourd'hui l'*outback*, l'« arrière pays », est devenu le symbole du pays à l'étranger. Les couvertures des guides touristiques, après avoir affiché pendant des décennies l'opéra de Sydney ou l'image du *surfer* solitaire, affichent en rouge la silhouette d'Ayers Rock. Seuls deux cent mille des quatre millions de touristes étrangers qui fréquentent

chaque année l'Australie visitent Alice Springs ou Uluru. Pour tous ceux qui se contentent des plages et des villes du littoral, le *bush* reste un rêve d'Australie.

Références bibliographiques

- BONNEMAISON J., 1995, « L'Australie, le "pays chanceux" » in : *Géographie Universelle* (dir. Brunet R.), *Asie du Sud-Est, Océanie*, Paris, Belin-Reclus, p. 246-319.
- BONNEMAISON J., POWELL J.-M., 1988, « L'expérience de la frontière : la nature et la société en Australie » in *Australie 88, bicentenaire ou naissance*, Paris : Éditions France-Empire, p. 25-50.
- CAMM J. C. R., MC QUILTON J., 1987, *Australians : a historical Atlas*, Broadway-NSW-Australia, Fairfax, Syme & Welson associates, 470 p.
- LE CAM G. G., 1996, *L'Australie et la Nouvelle Zélande*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 267 p.